

La chasse/pêche aux batraciens : aux origines de la vie des populations du bassin du lac Tchad ? (L'exemple du Diamaré, Cameroun)

Christian SEIGNOBOS

IRD, 911 avenue Agropolis, 34090 Montpellier (France)
christian.seignobos@wanadoo.fr

Seignobos C. 2014. — La chasse/pêche aux batraciens : aux origines de la vie des populations du bassin du lac Tchad ? (L'exemple du Diamaré, Cameroun). *Anthropozoologica* 9 (2): 305-325. <http://dx.doi.org/10.5252/az2014n2a11>.

RÉSUMÉ

La cuvette du lac Tchad ne fut jamais qu'un immense marécage. Sur ses marges, un système de marais et de mares temporaires plus ou moins en connexion a favorisé le développement d'une importante batrachofaune qui a fourni une base alimentaire aux populations riveraines. Aujourd'hui, les chasseurs d'anoures (essentiellement des espèces fouisseuses) du Diamaré dans le nord du Cameroun en seraient les ultimes héritiers. Techniques de chasse, conditionnement et préparations culinaires ne relèveraient-ils pas de quelques pratiques immémoriales ? De nos jours, les modes alimentaires s'alignent de plus en plus sur des principes religieux qui marginalisent chasseurs et consommateurs de grenouilles.

MOTS CLÉS
Bassin du lac Tchad,
Nord-Cameroun,
chasseurs d'anoures,
Ptychadena trinodis,
Pyxicephalus adspersus.

ABSTRACT

Frog hunting: back to the origins of life in the lake Chad basin? (The case of Diamare, North Cameroon).

The lake Chad basin has always been nothing more than a huge swamp. Along its margins, a whole system of marshes and temporary ponds loosely connected to each other allowed a substantial batrachofauna to develop, providing a staple diet for the people living on its banks. The hunters of frogs (mostly digging species) in Diamare (North Cameroon) are now regarded as the last heirs of a long-standing tradition. Is it thus possible that their hunting techniques, conditioning procedure and recipes go back to immemorial times? Nowadays, the alimentary customs turns out to depend more and more on religious principles which tend to set aside both hunters and frog consumers.

KEY WORDS
Lake Chad basin,
North-Cameroon,
Frogs hunters,
Ptychadena trinodis,
Pyxicephalus adspersus.

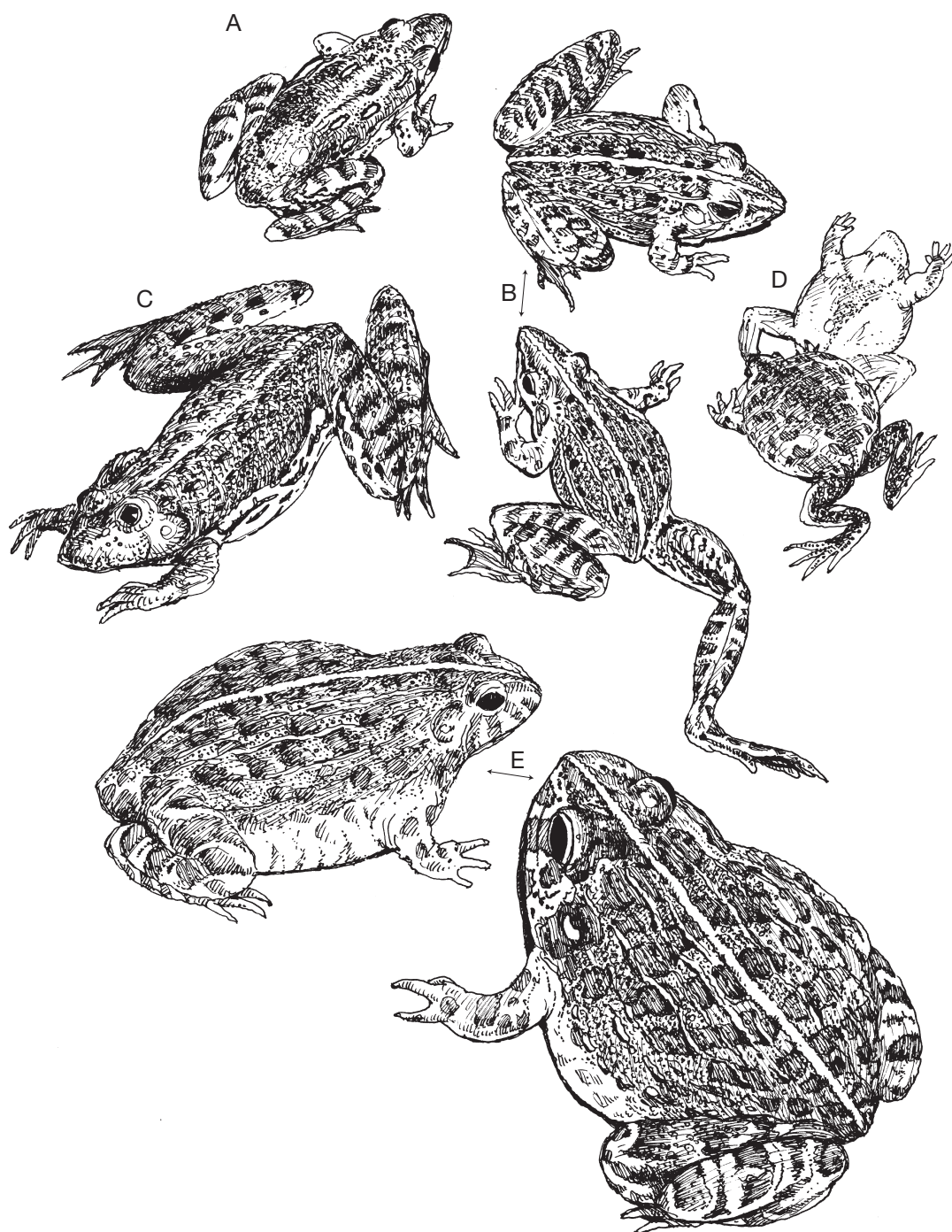


FIG. 1. – Les grenouilles les plus consommées dans le circum tchadien: **A**, *Ptychadena* sp., **B**, *Ptychadena trinodis*, **C**, *Euphlyctis occipitalis*, **D**, *Hemisus marmoratus sudanensis*, **E**, *Pyxicephalus adspersus*. Dessins de l'auteur.

INTRODUCTION

Les « paludi grandissimi » signalés par la carte de Fra Mauro au milieu du XV^e siècle semblent avoir été la marque dominante du lac Tchad. Marais et plaines d'inondations (yayrés) s'étendaient à tout le complexe hydrologique du lac et de ses tributaires.

A la marge des grands yayrés, les plaines du Diamaré, celles de l'interfluve Chari-Logone vivent selon un écosystème particulier reposant sur des myriades de mares qui se développent en chapelets pendant la saison des pluies et s'assèchent progressivement au cours de la saison sèche. L'abondance de ces mares était telle que jusqu'au dernier « pluvial » (1960), elles conditionnaient, en limites des yayrés, d'importantes pêches aux « anguilles » (de fait aux protoptères) et aux grenouilles qui prenaient le relais des activités proprement piscicoles. Au-delà, les anoues faisaient encore l'objet de campagnes de collecte assidues jusque sur les piémonts des monts Mandara.

Jadis apport protéinique et lipidique essentiel, elles fournissaient également de nombreux produits pour la pharmacopée. Le commerce des batraciens, séchés ou fumés, se pratique toujours, parallèlement à celui des petits poissons dits « vrac de décrue » provenant des yayrés, via des marchés comme Zagoré et Girvidig. Ce commerce se limite toutefois à des circuits régionaux où, une partie de l'année, les grenouilles remplacent les produits carnés et même le poisson.

La chasse/pêche des batraciens, qui mobilise encore des centaines d'équipes parfaitement organisées et utilisant des techniques éprouvées, procure des revenus comparables à ceux de la pêche, du moins au prorata du temps de travail effectué.

La littérature scientifique se montre peu disserte sur le sujet avec seulement quelques incises dans les « Rapports de tournée » des administrateurs coloniaux¹ ou encore, dans de rares monographies,

en termes de nutrition. Dans la zone soudano-sahélienne, la batrachofaune est loin de la diversité de celle sylvoicole. Il s'agit, pour l'essentiel, de la consommation de cinq à six anoues et principalement de deux espèces fouisseuses : *Ptychadena trinodis* et *Pyxicephalus adspersus*.

DESCRIPTION ET ÉTHOLOGIE SOMMAIRE DES ANOUES COMESTIBLES

La grenouille la plus recherchée actuellement est *Ptychadena trinodis*, connue dans le Diamaré sous le nom de *merlek*, appellation des Giziga Bwi Marva (GBM)², repris par les Peuls en *merlekru* (pl. *merlekje*)³.

Les *Ptychadena* sp. – car il y a plusieurs espèces (Fig. 1, 2)⁴ – sont à l'origine des plus grands rassemblements d'anoues⁵. Deux ensembles d'espèces sont chassés : les *merlek* de la rivière (*merlek ngi mizaw* en GBM) et les *merlek ngi dalak* (= grenouilles des fentes) ou *merlek iling wula* (= grenouilles des vertisols). La première (*Ptychadena trinodis*) a le dos gris vert, les pattes gris rosé et le ventre clair. Son museau est très pointu, ses pattes palmées et, excellente sauteuse, elle est difficile à attraper. Une seconde, *Ptychadena* sp., plus petite que la précédente (2,5 à 3 cm de longueur museau-cloaque), de couleur plus sombre, avec les plis du dos plus ou moins marqués, présente le même museau pointu et les pattes palmées. Ses œufs sont également plus petits.

Après leur maturité sexuelle, les *merlek* stabilisent totalement leur taille, ce qui fait dire aux populations du Diamaré que *merlek* aurait une durée d'un

cet ignoble batracien. » (H. Carbou, 1912 : 324).

2. *Ptychadena* sp., *merlek*, *mirlek*, *'birlek* en giziga bwi marva et en mofu, *merlek* en kada (gidar), *anuxedi* en musgum, *macegene* en mandara, *arjaja* en kanuri, *amkacarne* en arabe, *jwreng* en tupuri, *yang* en masa et gizey.

3. Dans ce chapitre, les termes non signalés relèvent de la langue des Peuls, le *fulfulde*, langue véhiculaire des plaines du Diamaré. S'il s'agit d'une autre langue, nous le mentionnons (GBM pour giziga bwi marva, K pour kanuri)...

4. D'après J.-L. Amiet (comm. pers. 2006), dans le Nord du Cameroun, outre *P. trinodis*, on rencontre *Ptychadena floweri*, *P. bibroni*, *P. schubotzi*, *P. mascareniensis*, *P. pumilio* et aussi une autre espèce identifiée dans nos échantillons comme *Ptychadena* cf. *cotti*. Nous remercions vivement J.-L. Amiet qui, en l'absence de toute étude approfondie sur les batraciens dans cette région, a bien voulu identifier nos échantillons.

5. Il est impossible de donner la moindre estimation d'effectif.

1. A Dzao-Dzao à l'ouest de Pété, l'administrateur Fourès signale : « On peut voir à la saison sèche des pêcheurs armés de bèches extraire du fond des mares asséchées des silures et d'énormes grenouilles ». Fourès A.J. (adjoint au chef de Subdivision de Mora), Rapport de tournée, canton de Kossa, janvier 1949, Archives de la préfecture de Mokolo, 39 p. Au Tchad voisin, « Les Boulala mangent également une espèce de grenouille (ambourbété) qui abonde au Fitri pendant la saison des pluies. Cet animal au corps très gros et aux pattes grêles a un aspect assez répugnant. Les femmes boulala vont dans la brousse en ramasser de pleins paniers. L'intérieur des cases est souvent tapissé des mâchoires de



FIG. 2. – *Pyxicephalus* et une *Ptychadena trinodis*.

à deux ans seulement puisqu'elles ne la voient pas grossir comme d'autres grenouilles.

Avec les *merlek* des rivières, on ramasse là une autre grenouille, *Hemisus marmoratus sudanensis* (*petengeu*, pl. *petenguhay* en GBM), qui ne dépasse pas les 5 cm. Ce petit batracien fouisseur savanicole ne fuit pas quand on l'approche et gonfle le ventre si on le touche. Il a le nez pointu et de petits yeux, son dos est très lisse, tacheté « couleur ciel » (*lapila* en GBM). Selon les Giziga, il vivrait, comme *merlek*, peu de temps. La femelle pondrait beaucoup d'œufs, crèverait dans sa chambre de ponte et serait par la suite dévorée par ses « enfants ».

Un autre batracien présente un intérêt alimentaire majeur : la grenouille-taureau (*Pyxicephalus adspersus*), qui apparaît massivement au milieu de la saison des pluies. Elle est connue dans les plaines du Diamaré sous le nom de *gidigidiiru*⁶ (pl. *gidigidije*). Elle a une

allure de crapaud et s'avère une piètre sauteuse ; ses pattes sont peu palmées. Son dos présente de nombreux plis glandulaires sur des bandes de couleurs pâles, mais elle se distingue par le « rouge » de ses flancs et du tour de ses pattes. Les langues du Nord du Cameroun disposent d'un panel réduit de désignations des couleurs, et les Giziga la qualifie de *zi zang* (= l'excrément clair des petits enfants).

Les *gidigidiiru* présentent des tailles très variées en fonction de leur âge. On les ramasse en général lorsqu'elles mesurent entre 7 et 9 cm de longueur sur 4 de largeur, mais elles peuvent atteindre jusqu'à 20 cm. Les *Pyxicephalus* pratiquent couramment le cannibalisme, sorte de système de régulation des populations où les gros mangent les plus petits⁷ Elles se chargent en graisse avant d'hiberner pendant la saison sèche. Dès octobre-novembre, elles s'enfoncent, parallèlement à l'humidité, dans le sol des mares qui,

6. *Pyxicephalus adspersus*: *gidigidi* en kada (gidar), *digir* en tupuri, *burtuutu* en kanuri, *ambirtiti* en arabe, *melef* en musgum de Girvidig, *ngilef* (pl. *ngilefna*) en masa et en gizey (Melis, 2008), *akrang* en giziga bwi marva, *krin* en giziga de Moutourwa.

7. « On peut entendre les « cris de détresse » des juvéniles mangés par leurs aînés, sorte de piaillements aigus, très différents du cri ronflant des mâles reproducteurs ». Communication J.-L. Amiet.

progressivement, s'assèchent. Elles se couvrent d'une muqueuse qui leur permettra d'attendre le retour des pluies. Les Giziga pensent qu'elles se nourrissent, comme le protoptère, de cette enveloppe.

La batrachofaune savanicole se singularise par des activités de reproduction très brèves. Accouplement et ponte se font avant que les mares ne soient remplies. Les « activités vocales » sont de type explosif et toujours nocturnes, lors des premières pluies pour les *merlek*, la pleine saison des pluies pour les *gidigidiiru*. *Ptychadena trinodis* et *Pyxicephalus adspersus* montrent une grande tolérance à la sécheresse. Espèces fouisseuses, elles disposent de « tubercules métatarsiens saillants, plus ou moins aplatis, qui leur permettent de s'enfouir pendant les périodes sèches » (J.-L. Amiet 1989: 78).

Sur les marchés de Djaoundé et de Girvidig, nous avons pu observer des grenouilles fumées ressemblant à des *gidigidiiru*, mais toutes calibrées de 17 à 20 cm, appelées par les Musgum *mekzek* et qui pourraient être *Pyxicephalus edulis* (?)⁸. Elles auraient été capturées au nord des yayrés.

Euphlyctis occipitalis (ancien taxon : *Dicroglossus occipitalis*) est appelée *agess* en giziga. Les Peuls lui donnent plusieurs noms : *agesru*, *adiyaaru*, *pacapac-aaru*⁹. Elle est aussi désignée comme « la grenouille du blanc ». De 7 à 7,5 cm de longueur sur 3 cm de largeur elle présente un dos rugueux, tacheté sur les côtés et une bande centrale claire et de longues pattes palmées. *Xenopus muelleri*, *gwoleleng* en giziga, est un anoure de couleur beige rosé, le corps plutôt aplati, avec de petits yeux et de petites griffes sur les palmes, qui partage le même milieu que la précédente. Elle est capturée et consommée comme *agess*.

TECHNIQUES DE CAPTURE ET DE TRAITEMENT DES ANOURES

Le facteur édaphique semble discriminant pour deux espèces de *merlek* : le sable des mayo¹⁰ et les argiles à

montmorillonite des vertisols (*karal*, pl. *kare*). Ces deux milieux n'occasionnent pas les mêmes chasses.

LA CAPTURE DES MERLEK

Dans le bassin du lac Tchad, les Kanuri¹¹ passent pour être les initiateurs et les maîtres de toutes les activités exigeant une technicité. L'historien E. Mohammadou (1996) aimait à répéter devant des auditoires peuls aux réactions mitigées : « *kanuri ferni Ful'be* » (= les Kanuri ont civilisé les Peuls). Ils l'ont fait pour les communautés résidant au Bornou du XVII^e au XVIII^e siècle. Les structures de commandement, les arts de la guerre comme leur conversion ou leur affermissement dans l'islam sont redevables de ce royaume. Les Kanuri demeurent à travers leur corporation de barbiers, les maîtres de la circoncision pour les populations locales et même pour les Peuls. Il en va de même pour l'agriculture et aussi pour les guildes de chasseurs (*gaw*), dont l'initiation est kanuri. Il est plus surprenant de les trouver également en maîtres de la chasse aux grenouilles et identifiés comme les grands chasseurs de batraciens. Les Kanuri, descendants du plus ancien royaume du *circum* tchadien, seraient ainsi les premiers sinon à exploiter ces espaces amphibies du moins à en avoir structuré voire codifié les activités. La technique la plus sophistiquée de la chasse aux anoures, celle des *merlek* de *karal* leur serait ainsi redevable.

La chasse à la merlek de karal

Les équipes composées par des Sirata, des Musgum islamisés et/ou des Arabes Showa mettent à leur tête une sorte de chef de campagne, un *kacalla*¹². Son rôle est de prospecter la future zone de chasse et de démarcher auprès des autorités locales, chefs de villages, *jawro* ou *lawan*, pour convenir d'une indemnisation par chasseur. Lorsque le chef donne son autorisation, il délègue un envoyé auprès du *kacalla* qui servira de second pour contrôler la campagne et servir d'intermédiaire entre chasseurs et villageois.

8. Pour J.-L. Amiet, il vaut mieux éviter de distinguer les deux espèces de *Pyxicephalus* – *edulis* et *adspersus* – car la question n'est pas bien éclaircie (la première étant auparavant considérée comme une sous-espèce de la deuxième).

9. *Hengeleng* en kada (gidar), *get* en giziga de Moutourwa, *gizek* (pl. *gizeknga*) en masa et *gizey* (Melis 2008).

10. Mayo = rivière de type oued en fulfulde.

11. Les Kanuri ou Bornouans sont appelés par les Peuls Kolle'en ou Sirata'en. « Sirata » désignerait plutôt les familles d'extraction modeste qui ont suivi les Peuls lorsqu'ils ont quitté le Bornou. On utilisera plutôt dans ce texte les termes de Sirata ou Kanuri.

12. *Kacalla* désigne aussi le chef du convoi d'âniers, de commerçants et aussi le responsable d'un groupe de chasseurs en campagne dans les yayrés.



FIG. 3. – Dispositif de pièges à Anoures. Village de Boulama-Toko (Girvidig), 2006: a. karaI-harde, b. sorghos repiqués, c, f, karaI, d, pièges, e, marigot. 1, pagguri ; 2, *Oryza sauvage* ; 3, *Hygrophila auriculata*. Dessin de l'auteur.

Les chasseurs de *merlek* enrôlent peu de jeunes, mais des adultes et parfois de vieux adultes. Aux questions à propos de ce choix, il est répondu que,

comme pour toute chasse, il faut être initié et posséder des charmes contre les serpents, principaux prédateurs des *merlek*. Il convient aussi de connaître

les « médicaments » qui attirent les anoures. Ici aussi il s'agit pour l'essentiel de liliacées de type *Crinum*. Les jeunes avouent d'ailleurs plus difficilement cette activité pourtant très rémunératrice.

Sur place, le *kacalla* attribue les places où chacun creusera ses pièges. Le nombre de ces trous (*gaska*, pl. *gasde*) est laissé au choix de l'utilisateur, mais on relève généralement entre vingt et trente-cinq trous, rarement plus de quarante par chasseur. Chacun reste avec son groupe sur l'endroit désigné, chaque groupe est constitué sur une base ethnique, Arabes Showa, Musgum, Sirata... Le *kacalla* fait respecter la discipline, celle des temps d'humidification des pièges et de leur relève. Il règle les conflits entre chasseurs et prélève auprès de chacun, en fin de campagne, deux grandes Calebasses (*tummude*) de *merlek* sèches.

Les villages peuvent s'organiser sans *kacalla*, surtout ceux qui ne sont pas musulmans. Les chasseurs de *merlek* prospectent leurs futurs lieux de collecte dès le mois de novembre. Ils supputent la vitesse du retrait des eaux des mares, la nature du *karal*. Le *karal* 'baleewal ou *mbuluuwool*, le vertisol par excellence, s'avère le plus propice en raison des fentes de retrait de ces argiles en cours de dessiccation les plus profondes. Ils observent également la nature des herbes jouxtant les mares (Fig. 3) : *Oryza barthii* (*maaroori ladde* = le riz de la brousse) et un mélange de graminées à petites graines (*pagguri*) où dominent *Echinochloa colona*, *Brachiaria* spp. et *Digitaria* spp. Ils s'y rendent la nuit, avec des torches pour estimer la densité des *merlek* et leur niveau d'engraissement, ainsi que les directions empruntées par rapport au *karal* et à la mare. On décide alors du nombre de chasseurs à mobiliser et du nombre de pièges à se répartir. Reste toujours la même inconnue, le froid, la chasse se situant au cours des mois de saison sèche fraîche (décembre, janvier, février). Si le froid favorise la bonne venue des sorghos repiqués et enraye le développement des chenilles perforantes et autres prédateurs, il est défavorable aux *merlek* qui vont rester terrées dans leurs fentes. Les chasseurs devront alors attendre un redoux.

Les pièges sont coniques, d'une ouverture de 35 à 60 cm, d'une profondeur comprise entre 50 et



FIG. 4. – Chasseurs d'Anoures devant les pièges à Anoures, pendant la saison sèche. Région de Fadéré.

90 cm, avec une paroi légèrement incurvée sur un fond resserré de 15 cm de diamètre (Fig. 4). Les parois et le fond sont parfaitement lissés d'argile fine (*bulwuuldi*). De plus, les parois seront régulièrement crépies de sable fin. Le crépissage de cette petite fosse déjà « cimentée » est délicat à réaliser. Les *gaska* de certains de ces dispositifs peuvent présenter un léger débord qui préviendrait un ennoyage lors d'une pluie tardive. L'espace alentour est toujours dés herbé.

Les batraciens captifs auront du mal à prendre leur appui pour sauter. Entassés les uns sur les autres, s'ils sautent, ils glisseront inexorablement sur le sable de la paroi et retomberont. Ils ne peuvent, non plus, s'enfoncer dans le sol. En fin d'après-midi, les chasseurs viennent vérifier le bon état des pièges et projettent de l'eau avec la bouche afin de réhumidifier chacun des pièges qui auparavant

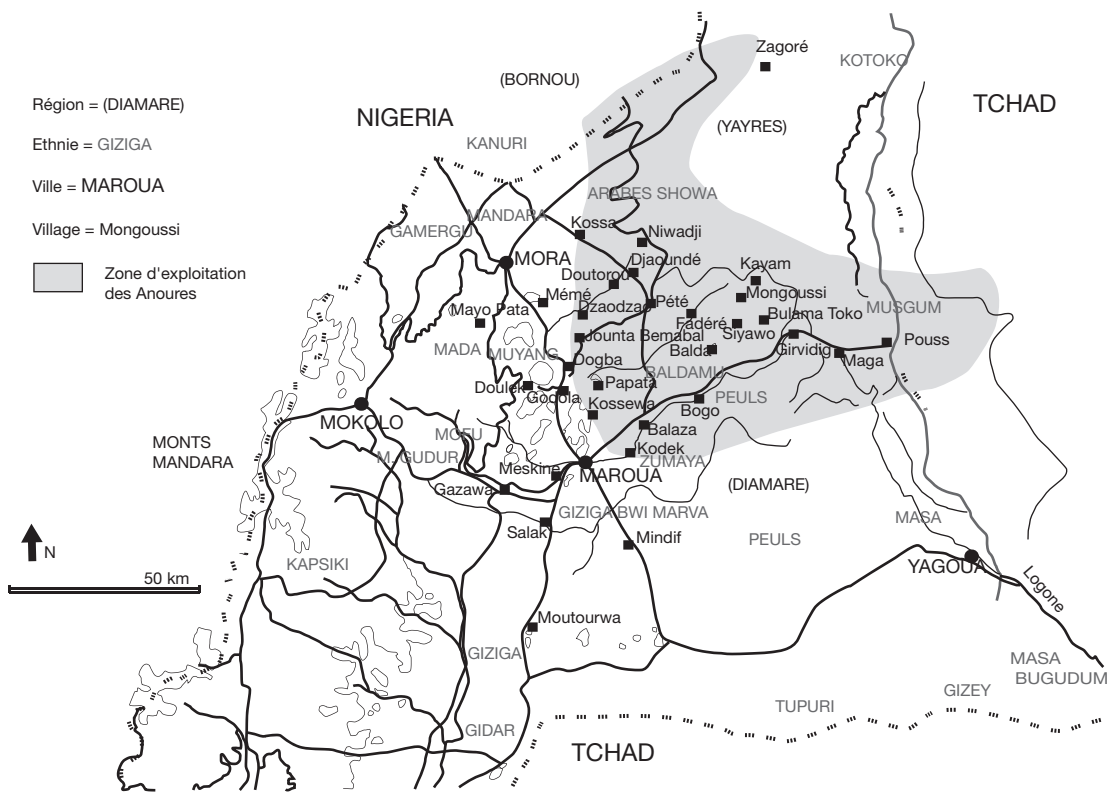


FIG. 5. – Carte de situation.

ont été toute la journée recouverts d'herbes pour y maintenir la fraîcheur¹³

Les lignes de pièges sont disposées en quinconce avec, généralement, des espacements de 4 *apakannde* (i.e. du pouce au majeur), soit, près d'un mètre. Parmi une dizaine de dispositifs, une majorité de chasseurs optent pour un emplacement entre une mare ou un marigot en voie d'assèchement et un *karal* déjà repiqué et portant une multitude de fentes de retrait. Les densités des aires de piégeage les plus fortes ont été observées à Boulama-Toko, Mongoussi et Maza-Maza (Girvidig).

Les trous peuvent servir plusieurs saisons de suite selon les accords passés avec le chef de village local. En fin de campagne, ils doivent impérativement être rebouchés avec du sable pour éviter des accidents

avec le bétail des villageois voisins et afin qu'ils ne soient pas érodés lors des prochaines pluies. Si les *gaska* peuvent être réutilisés sur des campagnes successives, ils peuvent aussi être abandonnés au cours de campagnes à cause de la raréfaction des *merlek* qui, quelquefois, changent de parcours. Sur une décennie, une même équipe aura investi 4 à 6 sites.

Les *merlek* sortent des fentes du *karal* à la chute du jour, au moment du soleil rasant, et se dirigent vers la mare pour s'hydrater. Elles devront passer, puis repasser au retour par une zone herbeuse pleine d'insectes : moucheron, moustiques, petits criquets, bref tous les insectes voletant autour des herbes et que les Peuls dénomment *pirohon*. C'est là au milieu de cette zone herbeuse, sur un espace partiellement fauché que se succèdent les lignes de pièges. Les grenouilles se feront prendre tant à l'aller qu'au retour.

La visite des pièges a lieu chaque jour au petit matin. Les *merlek* sont jetées dans un sac « Baba

13. Le *kacalla* Maidougou Goudoussou, de Djaoundé, un Sirata qui rallie les chasseurs des villages de Doutorou, Doutoriel, Niwadij... fut parmi nos principaux informateurs.

Ghana » en polypropylène tissé, fabriqué au Nigéria. On les tue en versant non pas une eau bouillante qui gâterait leur chair, mais de l'eau chaude¹⁴. Elle serait également nécessaire pour enlever le mucus de la peau avant le séchage. On les expose alors au soleil (*lira a naange*) sur des claies de *Sesbania sp.* ou de *Tephrosia bracteolata* ou à même le sol balayé, pendant toute une journée sans qu'elles n'aient été préalablement éviscérées.

Nous donnerons comme exemple la relation de trois campagnes par leurs *kacalla* respectifs. Kacalla Abani, un Sirata de Fadéré (Fig. 5), de 52 ans, a dirigé une campagne de collecte de *merlek* autour de la mare de Mongoussi, de novembre 2004 à janvier 2005. Après accord avec le chef de village scellé par une somme de 500 fcfa par chasseur, il est venu avec 11 Sirata apparentés. Ils seront rejoints par 5 Arabes Showa et 5 Musgum islamisés. Aucune femme ne participe à la chasse aux anoures, comme à toutes les chasses codifiées par les Kanuri. Le *kacalla* dispose les Sirata d'un côté de la mare et les deux autres groupes de l'autre, chacun étant adossé à un vaste *karal* à larges fentes. Chaque chasseur dispose d'une vingtaine de pièges de 0,60 m de diamètre pour 0,90 m de profondeur avec un écartement de 0,90 m. L'emploi du temps est parfaitement réglé. Entre 17 h et 18 h, chaque chasseur commence à réhumidifier une partie de ses pièges après les avoir découverts de leur protection. A 6 heures du matin, c'est le retour pour relever les pièges et redisposer le couvercle de faisceaux de riz sauvage sur l'ouverture, pour la journée. En fin de campagne, chaque chasseur aura obtenu entre 3 et 20 sacs. Sur la vingtaine de participants et pendant sept semaines, la moyenne des prises aura été de 8,7 sacs par tête. Si Kacalla Abani paie la taxe pour l'environnement de 1800 fcfa pour six mois au service des Eaux et Forêts et dispose d'un certificat sanitaire délivré par les services de l'hygiène, aucun de « ses » chasseurs n'a effectué cette démarche.

Issa Aman est le Kacalla merlek pour les zones de karal de la région de Jounta-Bembal (Pété). Cet

ancien chasseur professionnel, Kanuri de 67 ans, qui a vécu la fin de son métier dans les yayrés, s'est consacré à la chasse aux merlek à partir de 1989. Pour les *gaw*, considérés comme l'aristocratie des chasseurs, c'est déroger que de s'engager dans cette activité. Pourtant nombreux sont les vieux *gaw* qui, remballant leurs prétentions, ont choisi cette reconversion. Issa Aman gère une centaine d'Arabes Showa, de Sirata et de foulbéisés des villages de Kourouama, Djaoundé-Bembal. Il délimite les zones d'intervention de ses équipes et n'autorise que 35 pièges par chasseur. Ses équipes enchaînent deux campagnes, la première à Jounta-Bembal, puis la seconde vers Niwadji, où les karal plus imbibés s'assèchent tardivement. Chaque chasseur obtient de 5 à 7 sacs pour la première et de 2 à 3 pour la seconde.

Mohammad H. est un Arabe Showa de Boulama-Toko, de 47 ans, qui chasse les *merlek* depuis 1990. Il a hérité de son père une zone de *karal* et d'autres espaces de chasse. Il est aussi crédité de posséder des charmes contre les serpents. Dans certains sites, il réaménage les mêmes pièges à *merlek* depuis plus de dix ans. Il rallie autour de lui une trentaine de chasseurs arabes et musgum islamisés. Pour la campagne 2005, qui fut une bonne année, les résultats sont comparables avec ceux des équipes précédentes.

Les chasseurs de *merlek* campent près de leur lieu de collecte, généralement hébergés dans le village le plus proche. Dans la mesure où la chasse est concentrée sur deux points de la journée, ils se livrent, le reste du temps, à d'autres activités. Il s'agit, pour l'essentiel, de récolter sur les *karal* des brèdes comme *Corchorus fascicularis* (*memeyelho* = *laalo karal*, ou *memeyé'd* en giziga), ou encore *Melochia corchorifolia* (*selekiya*). Ils peuvent aussi se livrer à la chasse d'un muridé apprécié : *Arvicanthus niloticus* (le rat du Nil ou rat roussard). Une fois la campagne aux merlek achevée, une partie des chasseurs part à la recherche de protoptères (*Protopterus annectens* = *nboynaawu*). Toutefois ces activités rapportent peu par rapport à celle réservée aux *merlek*.

La chasse aux merlek de rivière

Cette chasse se déroule à plusieurs moments de la saison des pluies, et au commencement de la saison

14. On verse une eau chauffée dans de vieilles jarres apportées sur le site. C'est la raison de la présence actuelle, loin des lieux habités, de ces tessons isolés de grosses poteries. Ils signent un peu partout l'existence passée d'anciennes campagnes de chasses à la *merlek*.



FIG. 6. – Chasse à la merlek de mayo (*Ptychadena* sp.). Dessin de l'auteur.

sèche. Nous retiendrons l'exemple des Giziga de Kossewa et de Balaza.

Après une ou deux fortes pluies, les *merlek* apparaissent. Les Giziga préparent des torches avec un mélange de grandes graminées où dominent *Pennisetum pedicellatum* (*wuuluko*, *agiyok* GBM) et *Setaria* sp.

La nuit, les *merlek* sortent du sable du mayo et escaladent ses berges pour atteindre les herbes nouvelles qui poussent drues sous une explosion d'insectes. La chasse peut alors commencer. Les *merlek* s'immobilisent sous l'effet de la lumière des torches et on peut facilement les collecter (Fig. 6). Chaque groupe de chasseurs dispose de flambeaux, sans cesse renouvelés au cours de

la chasse. Dans les équipes réduites à trois ou quatre personnes, l'une tient la torche pendant que les autres ramassent les grenouilles. Des intervenants plus nombreux provoqueraient leur fuite. Les chasseurs avancent sans bruit et sans appuyer leurs pas. On chasse jusqu'à l'aube soit en rabattant les anoures vers le mayo ou le *karal*, soit en les encerclant¹⁵. On ne pratique ce type de chasse à la torche qu'une fois sur le même lieu, les *merlek* averties de cet éclairage nocturne ne s'y prêteraient pas une seconde fois. Les Giziga disent de cette chasse « qu'il faut avoir faim », la *merlek* ne s'étant pas encore engraisée, son

15. Informateur principal : Njidda Kitikil, Giziga Bwi Marva de Kossewa.

goût laisse à désirer. Les produits de cette chasse, décalée à la fin de la saison des pluies, donc en période de soudure, ne sont pas commercialisés.

La chasse aux *merlek* la plus fructueuse a lieu quand les mayo sont asséchés et que l'eau ne se maintient dans le sable que sous forme d'inferoflux. Lorsque les mares tarissent, certaines grenouilles se déplacent vers les mayo qui conservent justement l'humidité dans leurs sables où elles s'y enfouissent.

Les Giziga se rendent de grand matin sur ces mayo et repèrent l'emplacement des *merlek* sous des renflements de sable et avisent plus précisément de petites cheminées d'aération. Le matin, les *merlek* remontent vers la fraîcheur et affluent le sol. On peut même surprendre leur forme sous le sable. Les Giziga extraient par poignées, à l'aide d'éclats de calebasse, des *merlek* qui sont jetées dans des sacs. Certaines campagnes peuvent durer trois jours d'affilée et les femmes y prennent une part active.

On passe, ici aussi, les *merlek* à l'eau chaude, à travers les sacs. On les extrait ensuite délicatement afin qu'elles ne se démembrant pas et restent bien entières pour le séchage au soleil. On les commercialise à la grande cuvette d'aluminium (*daaro*) au prix de 6000 Fcfa.

LA CAPTURE DE *GIDIGIDIIRU*

La chasse aux *gidigidiiru* (*Pyxicephalus adspersus*) se déroule principalement au cœur de la saison des pluies, aux mois de juillet et d'août. L'inondation est maximale dans les *karal*. Les *gidigidiiru* se chassent surtout sur les *karal-harde* aménagés en carroyage de diguettes pour favoriser la contention de l'eau de pluie. Ces grenouilles se regroupent le long des rigoles qui suivent les murets et sous le couvert de graminées où dominent *Setaria pumila*. Elles pondent leurs œufs au moment où elles se concentrent autour des petits points d'eau (*okoloaje*, pl. *okoloore*), entourés d'*Echinochloa colona*¹⁶, là où les bottes de plants de sorghos seront entreposées lors du repiquage.

Après de grosses pluies, chez les Giziga et les Musgum on se concerta pour partir à la chasse aux *gidigidiiru*. Auparavant, les vieux chasseurs qui

possèdent une bonne connaissance des types de coassements vont effectuer des repérages sonores. Dans ces *karals* qui s'étendent à perte de vue, ils déterminent les plus fortes concentrations de *gidigidiiru*. Il convient alors de précéder les autres groupes de chasseurs afin que l'eau soit claire et les grenouilles faciles à identifier pour s'en saisir à la main. Une fois l'eau troublée, « on les ramasse au pied », la grenouille se réfugiant sous la cambrure du pied. Les Giziga « arrêtent » les mâles (*akrang mizling*) et les femelles (*akrang mugosang*), mais épargnent le mâle *muu ziggina tesl* (qui surveille les œufs) sur les lieux de ponte. On ne chasse que les gros *Pyxicephalus*, toutefois certains pouvant attaquer et mordre, on les assomme au bâton. La chasse se pratique à deux, la grenouille, une fois saisie est remise à un enfant qui la ligote sur les reins avec des cordes de *Piliostigma reticulatum*¹⁷. Ces grenouilles ne sont pas mises dans un sac car elles risqueraient de s'échapper.

Dans la région de Kossewa, Sirata et Giziga chassent souvent de concert, avec des torches. La chasse dure toute la nuit. Ici encore pendant que l'un éclaire, les autres ramassent. *Gidigidiiru* est également tuée à l'eau chaude et on l'éviscère systématiquement avec un éclat de tige de mil, tout en prenant soin de laisser la graisse jaune et les œufs sombres qui participent au goût recherché. Après les avoir mises à sécher, les Giziga les fument sur des claies de bois couvertes de feuilles fraîches de courges ou de gombo. Durant la saison sèche, après le mois de janvier, on peut récolter ces grenouilles comme on le fait pour le protoptère, dans la terre à l'aide d'une houe dont on a disposé le fer à douille en position de hache. On creuse alors sous les touffes de végétations qui prennent appui sur les arbres comme les *Capparis sepiaria*. Au nord du canton de Fadéré, j'ai pu voir, fumés, sur la même claie à 0,60 m du feu des protoptères et des *gidigidiiru* ouverts. Conditionnée comme le poisson fumé, *gidigidiiru* est généralement commercialisée par unité de cinq ou par carton (3500 fcfa).

16. Ces graminées sont appelées en GBM *re-krang* = yeux de grenouille-taureau. On repère le passage des *akrang* accouplés dans ces herbes.

17. Les pratiques de la chasse aux batraciens sont à l'origine d'expressions ou de proverbes parmi les plus courants : « L'eau chaude n'amuse pas la grenouille » qui s'utilise face à une difficulté inévitable. Devant une situation insoluble, un Giziga dira : « être pris aux reins, sans issue, comme *akrang* » ou encore « Quand le crapaud est rassasié, il prétend qu'il saute plus loin que la *merlek* », i.e. « ne te vante pas, tu n'as pas les moyens de ton ambition »...

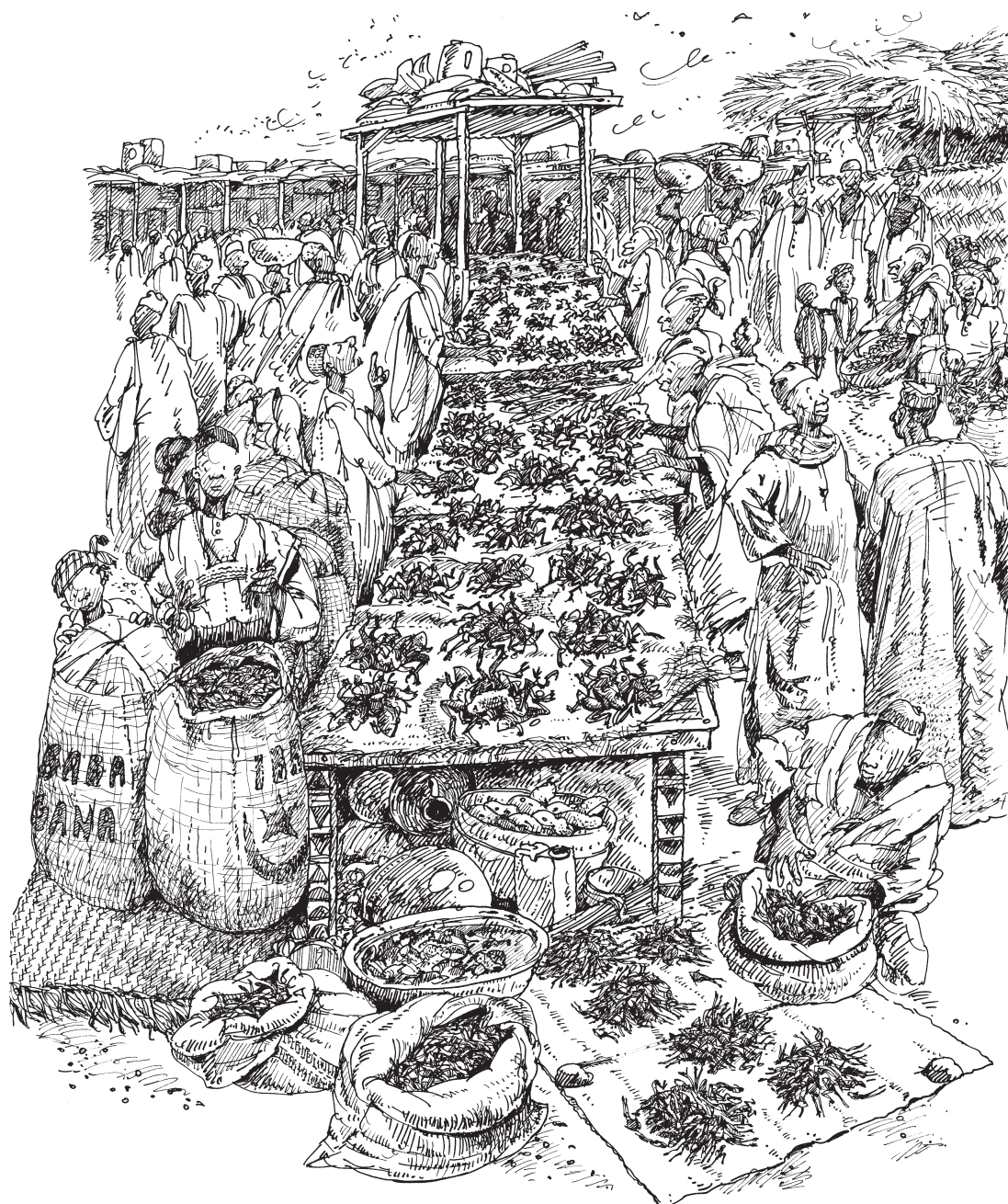


FIG. 7. – Marché aux Anoures de Papata. Dessin de l'auteur.

LA CHASSE/PÊCHE D'AUTRES BATRACIENS

Hemissus marmoratus sudanensis (petingew GBM)
vit près des mayo, où, en bonne fouisseuse, elle re-

cherche des substrats meubles pour s'enfoncer avec
le tarissement de l'eau de surface et l'avancement de
la saison sèche. Moins abondante que *merlek*, elle est

chassée en même temps et mise dans le même sac. Toutefois, de retour chez lui, le chasseur les dissocie car certains n'aiment pas la légère amertume de sa chair, alors que d'autres, les Giziga, la recherchent.

Quant à *Euphlyctis occipitalis* (agess GBM), on la pêche dans les trous d'eau avec un hameçon appâté au criquet. Les Giziga entrent dans ces mares à plusieurs comme le font les pêcheurs, pour troubler l'eau, ce qui ne convient ni aux poissons, ni aux grenouilles. Les agess cherchent à gagner le bord, où elles se font prendre et projeter deux à trois fois violemment sur le sol. Elles peuvent également être pêchées en même temps que des poissons comme les clarias. Des pêcheurs se mettent en lignes munis de petits filets montés sur deux antennes que l'on plonge dans l'eau et que l'on relève ensemble. On trie ensuite les prises, les agess sont éviscérées, séchées, puis fumées.

Chez les Masa Bugudum, on chasse agess dans les buissonnements de *Mimosa pigra* au bord des mares et des diverticules des rivières, en imitant le « cri de détresse » de ces batraciens qui donne l'alerte et engage la fuite de toute la colonie. Les Masa les frappent avec un bâton (J.M. Mignot, 1996 : 429). Une branchette souple perce le plancher buccal pour y passer une cordelette, comme on le fait avec le poisson, mais dans ce cas c'est par l'ouïe¹⁸. Les cadets portent les chapelets de prises. Toujours chez les Masa Bugudum, J.M. Mignot signale une pêche aux têtards de *Pyxicephalus adspersus* par des femmes dans des zones inondées. Elles capturent des bancs de têtards avec des paniers cribles renforcés de tampons d'herbe pour laisser l'eau s'écouler et garder les têtards prisonniers. Elles les éviscèrent par pression du pouce, les lavent de leur mucus, les mettent au feu avec de la farine de sorgho rouge et remuent le tout après avoir ajouté du sel de potasse.

COMMERCIALISATION ET PRÉPARATIONS

La conservation des anoures séchées s'avère plus délicate que celle du poisson. Il faut un séchage optimal des *merlek* avant l'ensachage. Elles ne doivent pas être trop sèches, ni cassantes, mais suffisamment

déshydratées pour empêcher l'apparition de moisissures. Les os demeurent fragiles et les brisures de *merlek* n'ont plus de valeur. Il convient enfin d'écouler la production deux mois après janvier. La commercialisation des anoures n'est, naturellement, pas comparable à celle du poisson par son volume de transactions, mais localement, elle n'est pas négligeable et correspond à la résilience de pratiques alimentaires extrêmement anciennes dans le bassin du lac Tchad. Collecte et commercialisation des batraciens restent limitées dans le temps. L'arrivée des *merlek*, en décembre, crée néanmoins des perturbations sur les marchés des piémonts des monts Mandara, la viande ne trouvant plus preneurs¹⁹.

On ne vend pas les grenouilles directement sur les étals car le marché reste dominé par les musulmans²⁰, mais sur leurs marges²¹, près du marché à bière de mil (bilbil) ou des quartiers qui brassent la bière (Fig. 7). Dans les débits de bière (les « saare à bilbil »), elles sont vendues frites et pimentées à 25 cfa (entre 5 et 10) l'assiette.

À Girvidig, on compte une douzaine de commerçants de *merlek*.

Dandi A, Musgum de Girvidig, ancien chasseur de grenouilles, collecte depuis sept ans la production d'anoures des villages de Mongoussi, Kayam, Goromo, Siyawo. Le reste de l'année, il fait le commerce du vrac de décrue : *Tilapia* et *Hemichromis* (*farawre*). Devenu *kacalla* pour le commerce des grenouilles, il concentre une partie de la production qui part de Girvidig à Maroua après que celle de Djaoundé-Pété a été en grande partie vendue. Il paie des taxes aux Eaux et Forêts. En un mois et demi, il écoule à lui seul de 500 à 700 sacs de *merlek* sur les marchés de la région de Maroua. Comme le sac de *farawre*, celui de *merlek* peut atteindre 65 000 Fcfa, mais la moyenne se situe à 32 000 Fcfa.

18. Toutes les petites proies chassées par les enfants, criquets, petits poissons, grenouilles, sont embrochées par la tête sur des tiges de graminées fortes ou des Phragmites.

19. En décembre 2005, les bouchers des marchés de Dogba et de Papata ont signé une pétition et porté plainte auprès des services d'hygiène et des Eaux et Forêts pour interdire la vente de *merlek* sur leurs marchés.

20. J'ai néanmoins pu observer (décembre 2005/janvier 2006) en plein marché de Girvidig des cartons de grenouilles des yayrés appelées *mekzek*.

21. C'est là que se vendent également la viande de chasse séchée en lanières, différents rongeurs, des oiseaux de type *kelea-kelea* qui ont été abattus au bâton, la nuit, sur leurs reposoirs ou encore empoisonnés et qui sèchent sans pourrir et sont vendus au sac. Tous ces produits viennent des yayrés.



FIG. 8. – Commerçant de *merlek*. Région de Dogba.

Ousman Sadjo Douboula est un Baldamu. Chaque marché du samedi à Girvidig et pendant deux mois, il collecte de 40 à 60 sacs²², ce qui corre-

22. Le prix est estimé par rapport au volume, non au poids.

spond à peu près à la même quantité que celle de Dandi. Il estime commercialiser la production de 70 à 80 chasseurs de grenouilles. Il alimente les marchés de détail de Salak, Gazawa, Meskine, Doulek, Dogba, Kodek, pour une clientèle mofu et giziga. D'autres grossistes investissent, à partir de Djaoundé, les marchés au nord de Maroua : Papata, Godola, Mémé, Mayo-Plata pour les montagnards mada, muyang...

Toute cette production est achetée par des semi-grossistes giziga qui fournissent ensuite les petits marchés alentour. Un sac « Baba-Ghana » (Fig. 8) voit sa charge augmenter d'un supplément contenu dans un sac plus réduit, cousu sur l'ouverture du premier. En 2011, parti à 32 000 Fcfa de Girvidig ou de Djaoundé, il est revendu 45 000 Fcfa à ces semi-grossistes. Ces derniers vendent les *merlek* à la cuvette à des femmes giziga. Un sac contenant entre 4 et 5 cuvettes, à 15 000 Fcfa chacune. Les femmes giziga vendront alors les grenouilles au tas.

Les *kacalla* qui pratiquent depuis longtemps cette activité commerciale se plaignent de la baisse de production de *merlek* et accuse le déficit pluviométrique et le réseau de routes sur remblais qui gêne l'écoulement des eaux. Tous soulignent qu'entre 1970 et 2005, les quantités auraient été diminuées de moitié. La chute de production de *gidigidiiru* semble plus sensible ; serait en cause, au-delà du manque de pluies, la constante progression de la mise en culture des *karal*.

On ne consomme plus la graisse de *Pyxicephalus adspersus*. On la conservait jadis comme l'huile de poisson dans des jarres enterrées ou immergées dans l'eau. Si l'élément focal d'une civilisation devait s'exprimer à travers une matière grasse identitaire, cette zone amphibie pourrait en revendiquer une : la graisse de batraciens. Elle se situerait géographiquement entre l'huile de poissons des gens de fleuve et le suif des montagnards. Cette graisse est aujourd'hui reconvertie en pommade et en onguents comme soins pour les fractures.

Lors de la période de chasse à la *merlek*, le rythme de consommation chez les Giziga est soutenu, voire quasi quotidien. Elle reste une nourriture courante chez les Mofu descendus en piémont, les Musgum,



FIG. 9. – *Pyxicephalus adspersus* fumées (Marché de Papata).

les Mandara et même les Peuls de brousse, de 15 à 25 fois sur 3 à 4 mois.

Les *merlek* peuvent être mangées fraîches et apprêtées comme le poisson avec des feuilles d'oseille de Guinée, *Hibiscus sabdariffa* (*follere*) et des oignons. On peut également les accommoder avec du gombo sec ou avec *Corchorus tridens* (*laalo mangaramho*) et du sel de potasse. On prépare encore les *merlek* avec des graines de *follere* (*maciyaare*) dans de l'eau que l'on fait réduire, que l'on filtre pour en enduire les *merlek* avant de les faire frire. Il existe de très nombreuses recettes. Signalons que, chez les Gizey, « Certaines femmes lui enlèvent la langue et les intestins et la remplissent de lait ; quand elle pourrit, on la mange » (A. Melis et R. Ajello, 2008 : 133). Toutefois, les *merlek* sont surtout consommées séchées enduites de condiments à l'huile. Elles s'accompagnent de boules de sorgho rouge. Partout elles sont ingérées entières avec les os.

On peut manger des jours durant des *merlek* sans inconvénients pour la santé. Selon la plupart des habitants du Diamaré, cela apporte un mieux-être. Aliment réputé fortifier, sa consommation est recommandée en cure, surtout pour les enfants qui manifesteraient des carences.

Certains autres anoures comme *Hemissus marmoratus sudanensis* censée soigner la constipation chronique, sont plus employées dans la pharmacopée.

On consomme *agess* « braisée » ou cuite à l'étouffée dans un cocon d'argile pendant 30 minutes sous un feu de tiges de mil ou de brindilles. On les mange alors avec des patates douces et du sel.

Un éminent batrachologue, J.-L. Perret²³ a vu vendre sur les marchés du Nord du Cameroun des *Xenopus* frais en brochettes, à la fin des années 1960.

Pyxicephalus adspersus peut être simplement éviscérée, assaisonnée au sel de potasse, avant d'être mise en brochette et grillée à la façon d'un poisson, il suffira alors de recracher les os (Fig. 9, 10). Les *gidigidiiru* séchées pouvaient être pilées, réduites en farine et incorporées à diverses sauces. Au Tchad, les Boulala du lac Fitri en font un usage culinaire courant (P. Creac'h 1993 : 193).

Dans le Diamaré, on lave en général les *gidigidiiru* séchées avec un sel de potasse, filtrat issu de la lixiviation de certaines cendres végétales. On choisit des sels de potasse peu puissants. Oter le mucus resté sur la peau permet d'écarter un goût jugé désagréable

23. Communication de J.-L. Amiet.



FIG. 10. – *Ptychadena* sp. Merlek séchées (Marché de Papata).

par certains consommateurs. Elles sont souvent préparées avec des feuilles de *Celtis integrifolia* (*wanko*). Cette recette est mise en lien avec l'existence des parcs résiduels de *Celtis* sur les sites d'habitat jadis fortifiés de la plaine pour en souligner l'ancienneté. A Waza, on mange cette grenouille (*burtuutu* (K)) avec du *follere* ou des feuilles de *Cassia mimosoides*

(*tas'baaho*). Elle passe pour un mets délicat et même, chez les Kanuri, pour un plat de fête. Les kanuri, grands connaisseurs de batraciens, les préparent à l'étouffée. Ils enlèvent la peau et les suspendent à des baguettes au-dessus d'une eau qui bout dans une grande jarre. Lorsqu'on les décroche, la chair se détache des os. On les accommode d'une sauce



FIG. 11. – Plat de *merlek* préparées. Giziga de Maroua.

au *folle*. Les Kanuri disent alors « inviter leurs voisins peuls qui avouent n'avoir jamais mangé de poisson aussi goûteux ».

DE L'INTERDIT ALIMENTAIRE À LA NOURRITURE IDENTITAIRE VIA LA CONSOMMATION CACHÉE.

Les mangeurs de grenouilles, ce sont les autres. Les Peuls accusent les Sirata/Kanuri, les Sirata les Arabes Showa, les Showa les Musgum et les Musgum les Giziga. Les Giziga Bwi Marva seraient les seuls – et encore les non musulmans – à revendiquer haut et fort se livrer à la chasse aux *merlek*, les commercialiser et les consommer sans modération (Fig. 11).

Les montagnards des monts Mandara, en revanche, refusent cette nourriture, qu'ils ne trouvent pas du reste en abondance dans leurs massifs²⁴, excepté

pour certains clans ou pour les forgerons comme chez les Kapsiki. Quant aux pêcheurs du Logone et du Chari, ils affichent le plus profond dédain pour les batraciens : « Eux, n'ont-ils pas du poisson en abondance ? ». Dans le bassin du lac Tchad, comme ailleurs, chaque ethnie tient son alimentation pour la meilleure et celle de ses voisins pour détestable.

La consommation d'anoues apparaît aujourd'hui comme un trait du passé ou renvoie à des groupes indigents. On la laisse aux petits bergers et, dans le passé, aux esclaves qui, sur les champs, agrémentaient leur ordinaire avec des grillades de batraciens.

La relation du « Voyage au pays des Musgo et Tubori » du Dr Vogel (1858) signale que les « prisonniers (i.e. esclaves musgum capturés par les Bornouans) ramassèrent sur leur chemin toutes sortes d'amphibiens et les firent griller, (selon le Dr. Vogel), avec « peau et poil ». Il faut rappeler que la nourriture des esclaves raziés n'était pas prévue, aussi les étapes privilégiaient-elles la proximité d'une rivière et d'une rônieraie. Les captifs pouvaient alors se nourrir de grenouilles et de germes de rônier grillés. La grenouille comme élément discriminant

de grenouilles, mais aussi par bien d'autres renoncements comme la possession d'équidés et certaines formes d'inhumation...

24. Un récit répété à l'envi chez les Giziga vient en explication de ces comportements. Ces populations auraient bien voulu manger des batraciens, mais les connaissant mal, elles auraient introduit des crapauds qui les auraient décimé ou auraient tué leur chef. De fait, consommer des batraciens allait à l'encontre du statut des montagnards. Les modalités d'acceptation de nouveaux venus des plaines sur les massifs passaient par l'abandon de la consom-

entre maîtres et esclaves se retrouve au Tchad « *am birbiti* (*Pyxicephalus adspersus*), fréquente dans les marécages ou dans la brousse inondée, n'est consommée que par les domestiques ou « captifs » des Arabes, mais pas par eux » (P. Creac'h, 1993: 98). Au Tchad toujours : « Quoique la chair de la grenouille ne soit pas prohibée par le Qoran, elle est cependant considérée comme un aliment impur (*makrouh*), et il n'y a guère que les fétichistes, les Boulala, les Kouka et les Médogo qui en fassent leur nourriture » (H. Carbou, 1912: 324).

Les musulmans d'aujourd'hui cantonnent cette nourriture aux « païens ». En effet, depuis deux à trois décennies, ce sont les Peuls dévots qui donnent les codes de conduite alimentaire citadins dans le Nord du Cameroun. Cette tendance est renforcée avec l'arrivée de wahhabistes, souvent des enfants de grandes familles de *moddibbe* partis faire leurs études en Arabie Saoudite et qui ont pris la direction des principales mosquées à Maroua après 1995. Il n'est pas de bon ton de consommer des grenouilles, affublées du terme génériques de crapauds (*paa'bi* ou *kokko* en arabe). Pourtant les grands initiateurs de la chasse aux grenouilles et les auteurs des plus fines recettes culinaires de batraciens sont des ressortissants du royaume du Bornou. Mais, aujourd'hui, on n'accuse pas les « véritables » Kanuri de s'adonner à la chasse et à la consommation de grenouilles, mais les « Kanourisés », Gamergu, Baldamu... Du côté des « missionnaires », dans les églises protestantes en particulier, la consommation de batraciens n'apparaissant pas dans les textes bibliques, elle est reléguée à un rôle d'héritage païen qu'il convient de laisser aux vieux.

La consommation des *merlek* relève dès lors d'une grande hypocrisie. A Maroua, son commerce a lieu dans les quartiers périphériques de Pont-Vert, Wuro-Cedde, Makabay et Palar. Les islamisés viennent nuitamment passer leurs commandes. Le commerce des *merlek* emprunte alors le biais d'un langage codé. On prête aux *merlek* séchées des postures de karatéka et l'acheteur esquisse un mouvement de karaté ou demandera s'il n'y a pas des « chinois »... Il repartira avec son sac de *merlek*. Les Peuls continuent d'en consommer, mais en cachette et font l'objet de moqueries : « Ils mangent des grenouilles en

secret (*be nyaama merlek bee asirri*) » ou « *bee cuu'dcuu'dka* (= en se déplaçant tout en cachant quelque chose) » ou encore « *bee wiirnugo* (= à l'abri des regards) ». Toutefois, les Peuls eux-mêmes avouent manger des grenouilles sous l'emprise d'une envie irrésistible (*somminago*) pour retrouver le goût des choses de leur enfance, aujourd'hui décriées.

Un *Kacalla merlek* de Girvidig se plaint en ces termes : « Tout ce qui sort de l'eau n'est-il pas alal ? mais les Mallum disent que si *gidigidiiru* est tué sans saigner, cela donne des maladies. Ils veulent nous faire peur pour qu'on arrête. Mais nous sommes nés avec ça dans nos assiettes, avec la boule de mil. Même manger du canard est aujourd'hui mal vu. Il ne nous restera plus que le mouton peul (*mbaali pulfuli*) à manger... et encore sous certaines conditions ».

LES SIGNES D'UNE ANCIENNE AIRE CULTURELLE DU BASSIN DU LAC TCHAD FONDÉE SUR LES BATRACIENS

Certaines espèces animales grégaires capables de grands rassemblements ont frappé l'imaginaire des populations. Elles servent de métaphores pour représenter l'ensemble d'une communauté. Il peut s'agir de certains insectes sociaux, doryles et termites ou encore des punaises, comme chez les Mofu Gudur²⁵. Il en va de même de certaines grenouilles qui, dans les plaines du Diamaré, ont même personnalisé des groupes ethniques. *Gidigidiiru* a été l'emblème des populations proto Zumaya (XVI^e/XVII^e siècles) du Diamaré et a alimenté des rituels des notables forgerons qui s'enduisaient de sa graisse pour se saisir sans risques de brûlure de fers incandescents et prouver par maints stratagèmes leur pouvoir lié à la forge²⁶.

25. Les punaises (*ho'hom*) telles que *Acrosternum millieri* et *Carbura pedalis* dites « punaises à huile » sont des Pentatomides, d'un camaïeu gris. De leurs comportements dans une énorme calebasse, les devins officiels déduisaient les événements de l'année à venir.

26. De nombreuses communautés du bassin du lac Tchad font référence à des liens anciens avec les batraciens. Il s'agit généralement de *gidigidiiru* crédité de pouvoirs sur les serpents et de la faculté de devenir le support de génies. Pour les Masa, *ngileg* (*Pyxicephalus adspersus*) est l'avatar de *bagawna*, le génie de la brousse. Elle peut devenir l'esprit protecteur de certains Masa qui,

Les anoues vont apparaître à travers des récits étiologiques, des métaphores, des métonymies, des contes... comme un résidu de l'histoire des peuples du Diamaré bien antérieure à la conquête peule du début du XIX^e siècle (C. Seignobos, 1986).

Nous donnerons les exemples d'un conte giziga de Bouba Aoudi, de Kossewa recueilli en 2005 et d'un récit bien connu, mais différemment colporté chez les Peuls Yillaga de Mindif (1985).

« Autrefois les êtres vivants communiquaient entre eux. La chèvre, le mouton, le daman et le crapaud *mogodonnok* passaient leur temps ensemble. Un jour, une mauvaise nouvelle leur parvient : la chèvre a perdu sa mère. Elle commence à pleurer à son domicile et ses amis viennent la réconforter, puis chacun repart chez soi pour se préparer au deuil. A mi-chemin de la demeure de la défunte, ils s'arrêtent sous un arbre et se concertent pour savoir comment ils vont organiser leurs pleurs. Ils voudraient s'accorder sur une mélodie et un tempo communs²⁷ et celui qui ferait une prestation jugée peu harmonieuse devra être écarté.

La chèvre commence avec ses bêlements, suivi du mouton, puis c'est le tour du daman avec ses sifflements. Tous expriment de convaincantes et mélodieuses lamentations. Mais quand vient le tour du crapaud, ses trois amis sont consternés et veulent l'exclure du groupe. Mais comme il y a une rivière en crue à traverser, ils se ravisent et conviennent de réaliser un ultime essai près de la concession de la défunte. Le *mogodonnok* les aide à traverser, non sans peine, le daman et la chèvre ayant peur de l'eau.

Arrivés sur la place du deuil, chacun commence à se lamenter à haute voix et le crapaud, qui en est resté à sa « mélodie » joint sa voix à ce concert. Devant ses coassements, ses amis pris de honte le jettent par dessus le mur de la concession. Le crapaud, humilié, se cache sous les feuilles de la courge *mowosl*. Il suivra ensuite une tige de cette courge jusqu'à regagner la rivière.

dès lors, lui vouent un « culte » et des sacrifices (A. Melis 2006 : 287). L'exposé de ces traces nous engagerait sur un autre sujet. 27. C'est ce qui se passe dans la réalité chez les Giziga. On s'exerce sur un thème de lamentation ou on en crée même de nouveaux. Certains s'en sont fait une spécialité, ce qui leur ouvre les portes de nombreuses funérailles.

Le lendemain, de retour du deuil, ses trois amis se présentent devant la rivière toujours en crue. Ils attendent que les eaux baissent. Comme une grenouille *merlek* passe par là, ils lui demandent de les faire traverser, la *merlek* refuse. Ils interpellent la grenouille *agess*, également de passage et essuient le même refus. Comme ils se retournent, ils aperçoivent *mogodonnok* sur la berge. Alors ils le supplient de pardonner leur geste de la veille et sollicitent son aide. *Mogodonnok* accepte.

Arrivés sur l'autre rive, il leur déclare : « Je ne poursuivrais pas ma route avec vous. Je reste à jamais près de la rivière. Vous répondez au bien par le mal, votre destin est le couteau, mais pour moi, il est l'eau que Dieu m'a donnée ».

Nous voilà, avec ce conte, en présence du type même du récit polysémique²⁸. La trame est parfaitement compréhensible par la communauté giziga : des animaux chargés de connotations précises sont les acteurs d'une cérémonie de deuil qui aboutit au rejet de l'un d'entre eux.

Le conte apporte toutefois des bribes de récits qui relèvent d'autres registres de l'oralité, celui des chartes de cohabitation qui signent des degrés d'ancienneté. Ils renvoient à un autre niveau de connaissance qui parle plus aux vieux adultes, à « ceux qui ont la parole ». Le crapaud *mogodonnok* qui suit une tige de courge pour trouver son chemin appartient à une figure de mythe des récits de migrations de peuples partis de l'outre Logone jusque sur les monts Mandara du XVII^e siècle au début du XVIII^e. Au sein de cette strate de peuplement, des sous groupes s'individualisent. Certains suivent le linéament d'une tige de courges, d'autres une courge qui roule, ou d'autres encore se disputent à propos d'une courge puis se dispersent (cf. C. Seignobos 2010). Et il s'agit toujours de cette même courge *mowosl* (*Cucurbita pepo*), dont on connaît la diffusion dans la région, à la même époque du nord-est vers le sud-ouest.

28. Les traditions orales offrent rarement des registres très étanches. On constate une contamination des « genres », entre des récits au départ purement au service des genèses de peuplement, qui sont recyclés en figures de conte, en devise, en hymne de victoire ou encore en proverbe. Dans le bassin du lac Tchad, un certain nombre de contes devraient être décryptés comme jetant les derniers feux d'un passé très éloigné.

Le fond de populations qui se revendique de batraciens est antérieur (XVI^e ?). Dans leurs migrations, elles suivent une espèce d'anoure ou choisissent un amphibien comme emblème. Mogodonnok n'est en fait que le masque de la grenouille « qui ressemble à un crapaud », autrement *gidigidiiru*, image identitaire des proto-Zumaya du Diamaré, qui furent non seulement défaits en tant que Zumaya par la conquête peule, mais devaient subir un ethnocide avéré au cours du XIX^e siècle (C. Seignobos, 1986).

Le *mogodonnok* qui suit la tige de cucurbitacée associe ainsi ces deux fonds anciens de peuplement. Les amis de *mogodonnok* font eux référence à des formations ethniques apparues postérieurement. Celles sur les montagnes (Mofu) privilégient comme animal sacrificiel le daman, les Giziga sur les piémonts disposent de la chèvre ; quant aux musulmans de plaine, leur ingrédient sacrificiel est le mouton.

Dans ce conte, le crapaud est disqualifié du forum des « deuilleurs » par ses coassements. C'est la métaphore de la perte du pouvoir de cette strate ancienne de peuplement devant la constitution de nouvelles ethnies aujourd'hui présentes comme les Mofu, les Giziga, les Musgum, elles-mêmes partiellement subjuguées par des principautés peules.

Les descendants des anciennes populations font ainsi encore entendre leurs voix à travers ce conte et bien d'autres. Ils disent leur refoulement du pouvoir sur les hommes, puis leur mise à l'écart progressive des rituels alors qu'ils avaient en charge, en tant « qu'autochtones », les sacrifices les plus anciens sur les terres amphibies du Diamaré. C'est le sens qu'il faut donner au dépit exprimé par *mogodonnok* à la fin du conte.

Le second exemple est encore un récit à plusieurs niveaux d'entendements, il concerne naturellement les batraciens et a cours dans le monde peul du Diamaré.

« Au pied du pic de Mindif, il existait une mare pas très éloignée de l'habitation du lamido peul, qui se plaignait de coassements nocturnes. On vint lui dire que les grenouilles avaient froid et réclamaient quelque geste de sa part. Il fit alors recouvrir la mare de gandouras... ce qui eut pour conséquence un redoublement des coassements. Le lamido excédé demanda : « mais que veulent-elles encore ? ». On vint lui rapporter qu'elles remerciaient avec beaucoup d'effusion le lamido ».

On retient en première lecture une référence au rôle des coassements des grenouilles qui en appellent à la mansuétude de Dieu pour la pluie et le remercient ensuite lorsqu'elle arrive. Le lamido ici est un avatar de Dieu.

Les grenouilles représentent les notables du lamido. Elles rappellent au prince qu'il ne peut se passer d'eux en dépit de l'insatiabilité bien connue des courtisans de tous les cercles de notables des principautés peules.

Dans le cas du lamidat de Mindif, les notables du lamido sont issus de populations autochtones assujetties, puis ralliées à la dynastie peule Yillaga. Or, les *gidigidiiru* désignent qui sont ces populations : les Zumaya Pari. La mare sacrificielle au pied du pointement rocheux de Mindif leur appartenait, elle jouxtait la concession de leur chef.

Ainsi contes et historiettes seraient-elles les ultimes « traditions orales » à nous renseigner sur un passé qui en réfère aux cultures premières de ces zones amphibies qui reposait économiquement, culturellement et rituellement sur les batraciens.

Assistera-t-on dans les décennies à venir dans ces zones de moins en moins amphibies à la fin d'un genre de vie multiséculaire associé aux batraciens ? Les chasseurs de *merlek* apparaîtraient alors comme d'ultimes chasseurs-cueilleurs adaptés à des écosystèmes secondarisés et partiellement mis en culture.

En brousse, les chasseurs de *merlek* et de *gidigidiiru* sont devenus la cible des agents du Minfof (Ministère des Forêts et de la Faune) qui reprennent à leur compte, pour mieux les verbaliser, les recommandations écologiques martelées pendant les douze années du projet Waza-Logone visant la « réhabilitation » des yayrés : lutter pour l'environnement et taxer sans pitié ceux qui, selon eux, détruisent cet environnement. Chaque rencontre avec les agents des Eaux et Forêts se solde par une amende pour « exploitation illicite de produits fauniques », c'est le racket ordinaire et routinier.

Cet acharnement administratif a été particulièrement violent en 2005 et 2012, années qui virent un retour de l'eau et des grenouilles. Les chasseurs d'anoures, plus vulnérables que les pêcheurs nombreux et mieux organisés avouent que la reproduction de leurs activités est en jeu dans un environnement

où ils apparaissent comme des archaïques et de mauvais musulmans.

RÉFÉRENCES

- AMIET J.-L. 1972. — Compte-rendu d'une mission batrachologique dans le Nord-Cameroun. *Annales Fac. Sc. Cameroun* 12 : 63-78.
- AMIET J.-L. 1989. — Quelques aspects de la biologie des Amphibiens anoues du Cameroun. *Annales Biol.*, 28, 2 : 73-136.
- CARBOU H. 1912. — *La région du Tchad et du Ouadaï*. Fac. des Lettres d'Alger, Ernest Leroux éditeur, Paris. Tome 1.
- CREAC'H P. 1993. — *Se nourrir au Sahel. L'alimentation au Tchad, 1937-1939*. L'Harmattan, Paris.
- MELIS A. 2006. — *Dictionnaire Masa-Français. Dialectes Gumay et Haara (Tchad)*. EDES, Sassari, Italie.
- MELIS A. & AJELLO R. 2008. — *Dictionnaire Gizey-Français. ETS, Pisa, Italie*.
- MIGNOT J.-M. 1996. — Exemples de techniques d'acquisition de produits alimentaires mises en œuvre par les enfants massa Bugudum, in FROMENT A., GARINE I. DE, BINAM BIKOI C. & LOUNG J.-F. (éds.) *Bien Manger et Bien Vivre. Anthropologie alimentaire et développement en Afrique intertropicale : biologique au social*. L'Harmattan-Orstom, Paris : 425-432.
- MOHAMMADOU E. 1996. — L'empreinte du Borno sur les Foulbe de l'Adamawa et leur langue. *Revue de Sciences sociales* (Ngaoundéré-Anthropos), 1 : 90-113.
- SEIGNOBOS C. 1986. — *Les Zumaya ou l'ethnie prohibée (3^e Colloque Mega-Tchad, sept. 1986)*. ORSTOM-CNRS, Paris.
- SEIGNOBOS C. 2010. — Migrations anciennes dans le bassin du lac Tchad, temps et codes, in *Migrations et mobilité spatiale dans le bassin du lac Tchad. 13^e Colloque Mega-Tchad*. Maroua, Cameroun : 135-162.
- VOGEL E. 1858. — Résumé historique de l'exploration faite dans l'Afrique centrale de 1853 à 1856. *Nouvelles annales des voyages*, 4 : 5-64.

*Submitted the 2nd April 2014;
accepted the 4 July 2014.*

